

L'oubykh d'Evliya Çelebi: compléments

Georges Dumézil

Mon cher ami,

Nos carrières ont été, en plus d'un point, parallèles. En ceci notamment que, indo-européanistes, nous avons l'un et l'autre saisi de belles occasions qui s'offraient à nous de « faire autre chose »: la connaissance des langues de l'Afrique vous doit beaucoup et, moi, j'ai trouvé beaucoup de plaisir dans les foisonnantes langues caucasiennes. Je m'autorise de cette analogie pour vous présenter quelques réflexions sur un petit dossier oubykh, ma langue de prédilection, langue presque morte puisqu'il ne reste à la bien savoir qu'un seul homme, par bonheur très intelligent et très coopératif, mon ami Tevfik Esenç.

Je vous soumettrai donc des améliorations et des corrections à un article vieux de six ans, « L'oubykh d'Evliya Çelebi », *JA* 1978: 57–66. Dans ces quelques pages, j'avais essayé de restituer les formes oubykh que ce voyageur turc du XVII^e siècle a notées approximativement en caractères arabes dans son *Seyahetname*, avec une traduction parfois infidèle dans sa propre langue. Il n'a pas toujours bien entendu, l'alphabet arabe n'est pas adapté au riche consonantisme des langues caucasiennes et les copistes ont aggravé les inexactitudes: de nombreux échanges ont été faits entre des lettres de forme voisine et surtout des variations dans le nombre des points diacritiques, en sorte que, pour obtenir des mots oubykh authentiques, il faut souvent jouer à l'intérieur des séries graphiques *r z ž* et *w, č j' ħ* et *h, s* et *š, ğ* et *f*. Malgré ces mauvaises conditions, presque tout peut être rétabli de façon plausible.

Dans *Caucasica* 11. 1934: 109–116, Robert Bleichsteiner [ici: B] avait déjà bien défriché la matière et je pense avoir amélioré son bilan. Malheureusement l'édition imprimée du *Seyahetname* [ici: S] dont il s'est servi, et moi après lui, datant de 1896 (Hégire, 1314) semble très fautive. C'est pourquoi un jeune savant italien, M. Elio Provasi, iranisant qui s'intéresse aussi au Caucase [ici: EP], a profité d'un séjour à İstanbul pour consulter un manuscrit de la bibliothèque de Topkapı sarayı, plus correct et plus complet [ici: TK].

Après avoir lu mon article, il m'a généreusement communiqué les résultats de sa collation, avec d'utiles suggestions. J'ai ensuite examiné avec mon *alter ego* Tevfik Esenç le texte ainsi rétabli. Voici ce qui ressort de cette collaboration.

Sur les 36 mots ou phrases que Bleichsteiner et moi avons étudiés, la révision de Provasi confirme nos restaurations et nos interprétations (v. notamment les n° 19, 28, 29). Au n° 3 (le nom de nombre «trois»), TK rectifie la graphie de SI qui nous avait embarrassés: *šh*, et non *škh*, c'est à dire l'authentique *ša* de l'oubykh.

TK 30 (= SI 37) écrit *z^abh^ad^uwq^uw*, ce qui est plus proche que SI de ma lecture *za-px'adək^o wə!* «amène une jeune fille!»

TK 31 (= SI 38) est aussi plus proche de notre restitution: *zabh^ah d^uk^ulm^at z^ann^aysⁱ 'whd*, traduit en turc «kız bulamadım, amma bir oğlan getirdim». L'oubykh est évidemment à lire: *za-px'adək^o lamət, za-nayn^so* –?– «il n'y a pas de jeune fille, –?– un garçon». Mais qu'est le dernier mot? En corrigeant *h* en *j* et *d* en *w* on aurait (*a*)*w* – *j'wə*, forme douce de l'impératif dont *wə* (n° précédent) est la forme vive: «emmène»; en tout cas, une première personne, comme dans le turc, est impossible (l'indice serait *s*).

TK 32 (= SI 30) est *sⁱf^a'ğ^ah sⁱkⁱč^uwⁱykh*, turc «gel, eve gidelim». Le dernier mot est certainement *wəyk''a* «viens!» et le premier *s-faya* «chez moi». Comment corriger *sⁱkⁱč^u*? On attendrait *š'k''anaw* «gidelim, allons!» mais *č* pour *n* est difficile.

TK 33 (= SI 31) est *sⁱk^ah n^uw s^u wkah* «gideriz ava, nous allons (ou: allons!) à la chasse». Il faut certainement lire *š'k''anaw* (cf. n° précédent) *ś^o ak' a*. Pour ce dernier mot (Vogt 1639, mais corriger *ś^o* en *ś^o*), v. mon *Verbe oubykh* XIII 50, p. 198. Le turc de SI donne à tort «eve» pour «ava».

TK 34 (= SI 32) donne, en turc, avec un medde sur l'elif, «ne avladınız, qu'avez-vous chassé?» SI donnait «ne oldunuz, qu'êtes-vous devenu?» L'oubykh est écrit SI *srhwd*, TK *s^azh^uwd*, meilleur. Le mot est probablement incomplet, pour *sa-s^ox^oəλ'aq'an(a-y)?* «que vous-est-il arrivé?» Il n'est pas possible de trouver dans l'oubykh l'équivalent de «chasser» (cf. n° précédent).

TK 35 (= SI 33) donne *h^uwž ġ^awⁱd ašfⁱd*, qui confirme ma correction de SI en *x^oa žγ^oawəyt' aš'fəyt'* «nous avons trouvé un porc (sanglier), nous l'avons mangé.»

TK 36 (= SI 34) donne pour traduction turque «domuz semizmi idi, le porc était-il gras?» L'oubykh de TK est en effet *ažq^ahmⁱdž^ah h^w* (SI *'rqmdžh^hw*) qu'il faut évidemment lire *ažq'aməy't š'ə-x^oa*

«notre porc n'était pas gras (*azq'a*)!», sans doute protestation contre un doute ou une critique; la simple constatation que notre porc n'était pas gras serait, avec une autre place de la négation, *azq'ayt'ma*.

Les phrases que contient en outre TK et qui ne figurent pas dans SI sont intéressantes.

TK 39. Le turc «Ard vilayetine gittik, nous sommes allés au vilayet d'Ard» rend l'oubykh *ard h^aš šⁱk^ah^add*, où *h^aš* est certainement *q̄asə*, non pas «vilayet», mais «village». «Nous sommes allés» est *š^k'aq'an*: le double *d* de la fin peut-il être une faute de graphie pour *n*? Elle serait considérable.

TK 40. Le turc «ne getirdiniz, qu'avez-vous apporté?» traduit l'oubykh *s^ay^uzⁱl š^a*, qui semble devoir être lu, en corrigeant *z* en *w* et *š* en *s*, *sə.y.wə.wə.yλ sa* «ce que (pluriel) tu m'as apporté, (c'est) quoi?»

TK 41. Le turc «bir siğir getirdik, nous avons amené un taureau» rend l'oubykh *ž^aq^um^ah ižwid* qui note évidemment, comme le propose EP, *za-g^oəma ž^wəyt'* «nous avons amené une vache.»

TK 42. Le turc «ne eylediniz, qu'avez-vous fait?» rend l'oubykh *š^ay^uwždⁱl*. En corrigeant *d* en *˘* après *ž* qui, de toute façon, ne se relie pas graphiquement à la consonne suivante, on obtient *sa-ywəs'ayλ* (= *-q'ayλ*) «quoi (quelles choses, pl.) tu avais faites!»

TK 43. L'oubykh *'išğⁱd* «yedik, nous l'avons mangé» est certainement à lire, en corrigeant *ğ* en *f*, soit *aš'fəyt'* (déterminé), soit *yaš'fəyt'* (indéterminé).

L'oubykh d'Evliya Çelebi est donc tout proche de l'oubykh actuel. Les deux différences frappantes sont: 1) les interrogations sans suffixation de l'indice *-(ə)y*; 2) le large usage du passé en *-yt'* (pl. *-yλ*), réduit aujourd'hui à un emploi très limité (*Le verbe oubykh*, IX 17, p. 151), qui recouvre le prétérit usuel de l'abkhaz.

